



89, av. Charles de Gaulle - 92 575 Neuilly / Seine cedex
 Tél. : 01 41 92 66 66
 Fax : 01 41 92 79 07

Tous droits réservés GROUPE M6 COMMUNICATION



SND et LES FILMS DU KIOSQUE
présentent

VINCENT ELBAZ
ELODIE BOUCHEZ LÉA DRUCKER FRÉDÉRIQUE BEL
et DAISY BROOM dans le rôle de NANCY

un film d'OLIVIER DE PLAS

'tel père 'telle fille

D'après le roman de VIRGINIE DESPENTES
TEEN SPIRIT
(Editions Grasset & Fasquelle)

Scénario de OLIVIER DE PLAS et BERNARD JEANJEAN
Produit par FRANÇOIS KRAUS et DENIS PINEAU-VALENCIENNE

Durée : 1 h25

SORTIE NATIONALE : 1^{ER} AOÛT 2007

Dossier de presse et photos téléchargeables sur le site :

www.snd-films.com

DISTRIBUTION

SND
89, avenue Charles-de-Gaulle
92575 Neuilly-sur-Seine CEDEX
Tél : 01 41 92 79 39/41/42
www.snd-films.com

RELATIONS PRESSE
ETIENNE LERBRET
etiennelerbret@orange.fr

SYNOPSIS

A 30 ans, Bruno (*Vincent Elbaz*), rock-star “has been” vit toujours aux crochets de sa petite amie Catherine (*Frédérique Bel*). Les temps sont durs... surtout quand une ex (*Léa Drucker*) ressurgit de nulle part pour lui apprendre qu’il est le père de Nancy (*Nancy Broom*), 13 ans, dont il n’a jamais soupçonné l’existence. Il va alors faire la connaissance de cette jeune fille bien déterminée à vivre pleinement sa crise d’adolescence, alors que lui-même n’en est pas encore sorti. Epaulé par sa meilleure amie Sandra (*Elodie Bouchez*), c’est l’occasion pour Bruno de grandir enfin...

NOTES DE PRODUCTION

DU LIVRE AU FILM RENCONTRE AVEC UN PRODUCTEUR COMBLÉ, FRANÇOIS KRAUS

C’est en 1995 que François Kraus et Denis Pineau-Valencienne ont créé Les films du kiosque en se lançant dans la production de différents courts-métrages qui aboutiront souvent, comme c’est aujourd’hui le cas pour Olivier De Plas, sur des premiers longs. En 2001, ils produisent ainsi Une affaire qui roule de Eric Véniard et Oui, mais... de Yves Lavandier. Suivront Une vie à t’attendre de Thierry Klifa en 2004, Le rôle de sa vie de François Favrat en 2004 et, plus récemment, Pardonnez-moi de Maïwenn le Besco. Cette année, ils ont suivi le développement de plusieurs films, L’ennemi intime de Florent-Emilio Siri, Deux vies plus une de Idit Cébula et Tel père, telle fille, projet qu’ils ont initié avec passion et énergie.

Un coup de foudre

Tel père, telle fille, c’est, à l’origine, le coup de foudre de deux producteurs pour un livre, celui de Virginie Despentes, Teen Spirit, que François Kraus et Denis Pineau-Valencienne, ont tous les deux littéralement dévoré : « Nous avons été emballés, non seulement par l’histoire, mais également par la qualité littéraire de ce roman et nous avons eu immédiatement la ferme conviction qu’il pouvait en ressortir un film. ». Le ton de Virginie Despentes les touche, leur parle, il y a une évidence : « Je suis fou de cette femme, elle est brillante et pose un regard très perspicace sur le monde dans lequel nous vivons. Elle sait d’ailleurs saisir aussi bien les problématiques des femmes que celles des hommes. Ce qui est incroyable dans Teen Spirit, c’est qu’il est écrit à la première personne par une femme réussissant parfaitement à se mettre dans la peau d’un héros masculin, ce qui est très rare et les lectrices se retrouvent forcément, parallèlement, dans ce que traversent l’une ou l’autre des femmes qui entourent le héros. ».

Une évidence qui se concrétise car, au-delà de l’émotion qui se dégage du récit, les thèmes abordés par Virginie Despentes se rapprochent effectivement

d'une intéressante modernité, d'une vision très actuelle de la paternité et de la famille recomposée. Des thèmes par lesquels François Kraus et Denis Pineau-Valencienne se sentent concernés, ce qui les conforte dans leur désir de se poser très vite sur ce projet : « Il faut savoir s'extraire de ses histoires personnelles, mais, involontairement, on raccorde certaines choses à sa propre vie. Je suis, comme d'autres de mes collaborateurs, papa d'un petit garçon dont j'ai la garde alternée et je me suis retrouvé beau-père de deux autres gamins, dont, justement, une adolescente de 15 ans alors que j'en avais à peine 35. Les angoisses de Bruno, je les connais. Les trentenaires sont encore souvent de grands adolescents ayant du mal à avancer dans leur vie, à se positionner, notamment en tant que père. Quel est le meilleur comportement, être un papa copain, un papa sévère... ? Etre père, finalement, c'est avoir peur, peur pour l'avenir de son enfant, peur de mal agir... et nous faisons tous des erreurs. En refermant le roman, on a vraiment le sentiment d'avoir saisi l'errance de toute une génération, et c'était ce que nous avions envie de proposer, une photographie, peut-être moins ambitieuse, de notre génération, montrer ce que c'est aujourd'hui que d'être papa, d'être parents quand on a 35 ans. Aborder ces thématiques en les traitant avec une certaine légèreté très rock'n roll nous excitait beaucoup ».

Une osmose immédiate

Il fallait ensuite pouvoir concrétiser ce désir que plusieurs autres producteurs avaient eu avant eux, Teen Spirit étant déjà sorti depuis près de trois ans lorsqu'ils s'y intéressent. Le temps joue en leur faveur, puisqu'à l'époque de son lancement, Virginie Despentes, espérant pouvoir l'adapter elle-même, a refusé de céder les droits de son roman en dépit des insistantes sollicitations de certains grands noms du cinéma. Lorsque François Kraus et Denis Pineau-Valencienne la contactent, ayant abandonné cette idée, elle accepte de les écouter.

Ils décident de lui présenter immédiatement un jeune réalisateur dont le ton est proche du sien: « Nous avons l'impression que l'univers d'Olivier de Plas, son humour décalé, la façon dont il traite ses personnages correspondaient à celui de Virginie. Il a adoré le roman et nous avons enchaîné du coup sur un premier rendez-vous. Etrangement, ils ont très peu parlé ensemble, ils se sont observés et il y a eu une connexion immédiate entre eux. ». Virginie visionne alors les courts-métrages d'Olivier, donne son accord, le projet est lancé.

Un harmonieux cheminement

Pour seconder Olivier De Plas dans l'écriture du scénario, François Kraus et Denis Pineau-Valencienne lui présente un scénariste qu'ils apprécient, Bernard Jeanjean, parallèlement réalisateur, qui apporte son talent à l'écriture de cette histoire: « Ils s'y sont mis ensemble et, tout en restant fidèle à la dramaturgie, au ton du roman, en se glissant avec une remarquable aisance dans l'écriture de l'auteur, ils sont parvenus à personnaliser cette histoire, à en imposer une nouvelle vision assez percutante.

Si la première réaction de Virginie Despentes, lorsqu'elle lit le scénario, est celle, évidente, d'un auteur désorienté qui ne se retrouve dans cette nouvelle version de son roman, restructuré, elle réussit très vite à prendre le recul nécessaire pour l'apprécier, ce qui rassure les producteurs pour lesquels il était primordial d'avoir son entière approbation, son soutien. Une avancée idéale du projet que vient renforcer un montage financier étonnamment facile à mettre en place. Avant même que le casting ne soit défini, les partenariats étaient signés, ce qui est assez rare : « C'est un sujet qui motivait vraiment nos interlocuteurs et nous avons pu monter ce film dans des conditions exceptionnelles. ».

Pour incarner Bruno, il fallait ensuite trouver quelqu'un de vif, à la fois touchant et drôle : « Nous avons eu la chance que Vincent Elbaz accepte de tenir ce rôle pour lequel il s'est avéré parfait. Il a un côté très sexy, très rock'n roll et en même temps une certaine forme d'immaturité. ».

Les principales orientations étant fixées, la structure étant posée, François Kraus et Denis Pineau-Valencienne s'effacent, cèdent la place au réalisateur auquel il laisse une entière liberté, se contentant d'être présents : « Nous sommes ravis, en tant que producteurs, d'avoir pu réunir autour d'un désir, d'un sujet qui nous avait emballés, différents talents qui se sont épanouis dans une évidente complicité. Ensuite c'est le film d'Olivier et pas celui des producteurs, il fallait lui laisser la possibilité de s'exprimer et de s'épanouir. ».

L'épanouissement d'un jeune cinéaste

S'il envisage dans un premier temps d'obtenir un diplôme de Philosophie et d'Histoire de l'art, c'est une maîtrise de cinéma qu'il décroche. Son chemin croise ensuite très vite celui de François Kraus et de Denis Pineau-Valencienne, qui lui donnent en 1997 l'occasion de réaliser son premier court-métrage, Une place au soleil. Ils poursuivent cette aventure commune avec trois autres

courts, 1020 hectopascals en 1998, Gaïa en 1999 et Libre échange en 2004, produit par Sombrero. Tel père, telle fille est son premier long-métrage, il s'y est investi avec fougue, le récit de Virginie Despentès coïncidant parfaitement avec son propre univers.

Qu'est-ce qui vous séduisait, à l'origine, dans le style et le ton de Virginie Despentès ?

Je n'avais en fait jamais lu Teen Spirit, mais, en revanche, je connaissais assez bien son œuvre. C'est un roman à part, moins violent, on y trouve une note d'espoir qu'il n'y a pas dans les autres. Baise-moi, par exemple, est beaucoup plus radical. C'est un livre que j'adore, qui m'a profondément marqué, mais, en découvrant Teen Spirit, j'ai été surpris, enthousiasmé par cette tonalité plus joyeuse, plus légère. Virginie Despentès donne l'impression d'être plus sereine et, du coup, nous avons pu en tirer une comédie, ce que l'on imagine difficilement en se référant à son style.

Qu'est-ce qui vous a plus particulièrement touché dans ce récit ?

Je m'y suis reconnu, je me retrouvais dans la personnalité de ce héros légèrement fumiste. Je me suis imaginé plongé au cœur de cette relation totalement incongrue, apprenant tardivement que j'avais une fille de 13 ans, alors que la perspective même d'avoir un enfant m'effrayait encore. Cette idée me touchait particulièrement. Il a également une part d'adolescence dans sa façon de s'énerver contre la société qui m'amuse beaucoup. A trente ans passé, il continue à avoir des positions très radicales qui sont liées au rock. Il n'arrive pas à vieillir, cela me plaisait.

C'est un monde que vous connaissiez, vous avez été fan de rock dans votre propre adolescence ?

Non, assez peu, je me contentais d'écouter quelques morceaux chez mes copains. J'ai plus suivi le mouvement techno, je m'en sentais plus proche. En revanche, je comprends les codes de ce milieu.

Vous avez cherché à mieux le cerner ?

Ce qui est assez intéressant c'est qu'il y a une nouvelle génération qui débarque sur scène avec de nouveaux groupes qui passent au Gibus et il y a une réelle émulation autour de leur prestation. Je suis allé à plusieurs concerts pour en saisir l'ambiance, avec Virginie et Patrick Eudeline, qui a ensuite suivi le tournage pour nous guider. Après une période plutôt triste dans les années 90, il y a une nouvelle énergie et j'ai relié le film à ce nouveau courant. Ce que j'ai trouvé frappant c'est qu'il y avait pas mal d'anciens rockers, comme Philippe Manœuvre, Daniel Darc, accoudés au bar derrière des jeunes de 14 ans qui dansaient devant la scène. C'était plutôt sympa et résumait bien le livre, la rencontre entre le père, rocker dépassé, et sa fille de 13 ans.

Comment avez-vous réussi à vous approprier l'univers de Virginie Despentès pour le rendre plus cinématographique ?

L'avantage ici, par rapport à d'autres scénarios, c'est qu'il y avait déjà une structure que nous avons reprise avec Bernard Jeanjean, l'écriture étant une discipline très exigeante qui m'effraie toujours. Il s'est ensuite plus occupé de la continuité du récit et je me suis axé sur les dialogues, les rebondissements comiques. Ce ne fut pas très compliqué de rendre cette histoire cinématographique car il y avait vraiment une base, un potentiel pour monter une comédie dramatique. Nous avons juste eu à accentuer quelque peu l'angle comique du roman et son évolution narrative vers la fin, le récit faisant référence à l'attentat du World Trade Center, sur lequel nous n'avions pas envie de revenir. Le reste était vraiment là.

Vous avez passé du temps avec elle pour construire le scénario ?

Je l'ai effectivement croisée pour discuter du projet, mais je ne ressentais pas l'envie de travailler directement avec elle. Il me semblait qu'il fallait qu'elle lâche le roman afin que l'on puisse se l'approprier, que je puisse le réaliser. Elle a accepté de me laisser une certaine liberté, la possibilité de la trahir en respectant certaines limites, en revanche je l'ai toujours tenue au courant de toutes les modifications.

Vous évoquez justement le fait d'avoir développé l'axe comique du roman, en quel sens ?

Il y avait déjà quelques scènes très drôles, nous avons surtout accentué certaines caractéristiques de la personnalité de Bruno, ses travers. Mais ce n'est pas un film qui utilise tous les ressorts de la comédie typique, c'est plus une comédie de situations, scandée par quelques scènes ironiques. L'humour repose essentiellement sur le fait qu'il se retrouve dans une situation insolite, par laquelle il ne se sent pas concerné. Le côté assez peu sentimental, peu paternaliste du début, je le revendique et Vincent l'a affirmé dans son jeu. Cette gamine ne l'intéresse pas, elle n'évoque rien pour lui. Il fallait que leur relation progresse lentement, qu'il prenne conscience de ce qu'elle représente, qu'il se positionne par rapport à elle.

Qu'est-ce que Vincent Elbaz a apporté au personnage ?

Il a une incroyable énergie et c'est quelqu'un de très tonique. J'ai parfois eu du mal à le cadrer car il est beaucoup plus dans l'improvisation que moi, qui ait besoin d'avoir des repères très précis, je ne laisse d'ailleurs peut-être pas assez de place au plaisir du jeu. Finalement cette différence a servi le film, car si nous avons perdu parfois la force de certains gags qui étaient très écrits et exigeaient une grande précision, nous avons gagné en spontanéité dans les réactions du personnage.

Vous avez été étonné par le jeu de Daisy Broom ?

Elle a été repérée par hasard, elle n'était pas comédienne, mais elle avait une nature intéressante. Ce qui m'a plu, immédiatement, c'est l'indolence avec laquelle elle a répondu à mes questions la première fois que nous nous sommes croisés. J'étais inquiet, forcément, il allait falloir qu'elle adopte certains comportements qui n'étaient pas familiers à sa personnalité, comme crier, par exemple, elle n'aime pas ça. Si elle n'est pas contente, elle se renferme, fait plutôt la gueule, silencieusement. Les scènes où elle doit exploser n'étaient du coup pas faciles à gérer, et pour elle et pour moi, mais elle s'en est vraiment bien sortie, elle a beaucoup bossé. Elle est très maligne, elle écoute et apprend très vite. Vincent ne l'a pas impressionné, il s'est vraiment mis à sa portée, ce qui nous a beaucoup aidés.

Les femmes qui entourent Bruno vont lui permettre également d'évoluer, qu'est-ce qui a orienté vos choix ?

Le postulat de départ était effectivement Bruno et toutes ses femmes entre lesquelles il navigue. Avec Léa Drucker, nous nous sommes très vite trouvés. Nous avons une façon de travailler assez commune, nous aimons tourner plusieurs prises pour essayer différentes pistes. Elle a un naturel extraordinaire, elle arrive à illuminer les scènes et sa présence transcende l'écriture. Elle a très bien saisi ce personnage de bourgeoise un peu trash et en même temps complètement larguée et en a exprimé tous les contrastes sans jamais sombrer dans la caricature. Elle est à la fois touchante et très rigolote. Avec Elodie, ce qui est marquant c'est qu'elle a une incroyable disponibilité dans le travail. Elle est professionnelle et malléable et il se dégage une grande intensité de tout ce qu'elle donne lorsqu'elle se retrouve devant la caméra. Quant à Frédérique Bel, elle est étonnante, assez cyclothymique et insaisissable, ce qui donne des choses surprenantes. C'est quelqu'un de vraiment à part. Elle en fait toujours plus, il faut la cadrer, mais le résultat est vraiment très chouette. Ce sont trois femmes intéressantes, je les comprends vraiment toutes les trois.

Certaines séquences vous ont-elle apporté plus de plaisir que d'autres dans leur mise en place ?

Je suis plus attiré en général par les séquences intimistes. J'adore les scènes où les comédiens sont à table, je prends plaisir à les filmer en train de discuter face à face, cela génère souvent de délicieuses situations, quand ils sont quatre notamment, on peut jongler avec les réactions des différents protagonistes, c'est un jeu qui me plait.

Qu'est-ce qu'il se dégage de cette première expérience de long-métrage ?

Une sensation très forte. J'ai mûri et je vais certainement en tirer certaines conclusions constructives qui me permettront d'aborder la préparation et le tournage du prochain différemment. Ce qui reste pour moi le plus angoissant c'est l'élaboration du casting. Entre la prise des contacts et l'attente des

réponses, c'est très long, fastidieux, avec des règles et des usages. Ce qui me motive vraiment c'est le processus du montage, je trouve ce travail de recreation particulièrement épanouissant. Le tournage, avec son côté stakanoviste, manque pour moi légèrement de poésie. Mais, dans l'ensemble, cela reste une expérience très agréable, portée par une rencontre avec un auteur et la continuité d'un échange avec des producteurs très attentionnés.

LES COMÉDIENS FACE À LEURS RÔLES ENTRETIENS CROISÉS

LE RÉCIT

Léa Drucker. C'était pour commencer un livre qui m'a beaucoup plu, étonné car il n'est pas dans la lignée de ce que Virginie Despentes avait l'habitude d'écrire. Elle a en général un style beaucoup plus âpre. J'ai toujours aimé les récits autour de la filiation. J'ai ensuite trouvé l'adaptation très réussie, très drôle. C'est une vraie comédie à l'Anglaise, à la fois pleine d'humour et touchante. Les rapports sont traités avec profondeur. Sincèrement, je ne pensais pas que le scénario me plairait autant que le bouquin et j'en ai été très surprise.

Vincent Elbaz. J'en aime beaucoup le ton, l'humour, le côté inadapté de ce personnage, qui n'arrive pas à se fondre dans la réalité sociale.

Frédérique Bel. Je crois qu'Olivier De Plas aime les quiproquos, jouer sur des situations, des sentiments qui s'emboîtent mal, des mensonges dans lesquels on s'enfonce inconsciemment, des malentendus, il les utilise ici avec habileté.

Elodie Bouchez. L'adaptation était très bien menée et bien qu'elle est sa propre force, on y ressent la personnalité de Virginie Despentes. On y retrouve son univers auquel se mêle harmonieusement celui d'Olivier De Plas. J'ai apprécié son humour, son approche. C'est un récit à la fois drôle et émouvant, qui s'inscrit dans les codes de la comédie familiale, romantique, tout en ayant une très forte authenticité dans l'écriture et la mise en scène également.

L'UNIVERS DU ROCK

Vincent Elbaz. Je ne suis pas allé à beaucoup de concerts, ce n'est pas une culture que je connais, mais cela m'intéressait d'approcher cet univers. Je me suis inspiré de certains rockers, j'ai regardé des reportages. Patrick

Eudeline, qui était consultant sur le film, m'a pas mal aidé, je me suis beaucoup inspiré de son attitude, de sa façon de bouger les mains. Sa présence m'a permis de trouver une certaine vérité que j'ai mixée avec mon propre imaginaire. Pour moi Bruno était en plus sous l'emprise de drogues et je me suis appuyé sur ce sentiment pour trouver le personnage. Dans *The Last Waltz* de Martin Scorsese, il y a quelques rockers, quelques guitaristes qui sont en permanence en déséquilibre, qui tiennent difficilement debout et qui m'ont permis de faire ressortir le désespoir de Bruno.

Léa Drucker. J'ai été une vraie groupie. De 15 à 19 ans, j'étais fan du Cri de la mouche, je les suivais partout, j'étais amoureuse du chanteur, j'avais des cuissardes en cuir... J'aime toujours autant aller à des concerts et je suis plus ancrée effectivement dans cet univers que dans celui d'Alice.

Daisy Broom. J'aurais adoré avoir un père chanteur, décalé, rigolo. Pour Nancy c'est sympa, ça la change de sa mère qui est plutôt coincée.

Frédérique Bel. Moi, j'étais une fan de Cure et mon premier copain baignait dans le hard rock.

Elodie Bouchez. Ce n'est pas un univers dont je me sens proche, mais il y a une esthétique dans le rock qui me semble vraiment intéressante si on ose l'aborder, la suivre.

BRUNO ET SA FILLE

Frédérique Bel. Bruno est le stéréotype de l'homme enfant mal dans sa peau, qui a peut-être été trop gâté. Il représente ici, d'une certaine façon, une sorte de problème générationnel. Les hommes ont du mal à se situer, car ils n'occupent plus la même place face aux femmes au sein des couples.

Vincent Elbaz. Je ne l'ai pas appréhendé de cette façon, je ne l'ai pas ressenti comme un type névrosé, angoissé, un éternel adolescent, qui n'arrive pas à grandir. C'est plus pour moi quelqu'un qui s'enferme dans ses peurs, un rocker perdu, ayant eu du succès dans les années 90, mais qui a ensuite très vite périclité et qui ne s'est pas remis de cet échec. Il en est devenu agoraphobe et n'arrive plus à rebondir. C'est alors qu'il découvre qu'il a une fille de 13 ans, sa vie en est bouleversée, il va devoir affronter certaines réalités.

Léa Drucker. J'étais émue par cet homme, par ses faiblesses, par la relation qui se noue entre ces deux êtres. Les gagnants sont toujours très lisses, ceux qui n'y arrivent pas sont toujours beaucoup plus intéressants.

Vincent Elbaz. Nancy surgit soudainement dans sa vie en s'y étant préparée contrairement à lui. Il va dans un premier temps la considérer comme une sorte de nouvelle fan et chercher à la séduire, puis il va avoir du mal à la saisir, à communiquer avec elle, jusqu'au moment où il va cesser de s'intéresser à lui et se tourner vers elle parce qu'elle l'y oblige en le provoquant, en fuguant, en lui imposant sa présence. Elle le bouscule et va ainsi lui permettre d'évoluer.

Frédérique Bel. Plus qu'une simple histoire de paternité, c'est pour moi une histoire d'amour, même si c'est sa fille. C'est une vraie rencontre entre deux personnes, Bruno souffrait et le fait d'aimer va le faire d'autant plus réagir que l'amour d'un enfant est certainement ce qu'il y a de plus lumineux. Il devient responsable par la force des choses, apprend à aimer grâce à cette petite fille.

Daisy Broom. Nancy, c'est un peu moi et je suis vraiment restée très spontanée, ce que je suis dans la vie, même si au début je la trouve assez mal habillée, très bourgeoise. Heureusement elle évolue, finit par adopter un look beaucoup plus rock.

BRUNO ET SES FEMMES

Vincent Elbaz. Bruno entretient des rapports très ambigus avec ces trois femmes, trois femmes, dont, personnellement, je ne me sens pas proche. Ce n'est absolument pas ma manière de concevoir la vie, mais c'est ce qui me motivait, pouvoir me fondre dans des réactions, diamétralement opposées à celles que je pourrais avoir plus personnellement, ressentir des émotions nouvelles.

Frédérique Bel. Catherine croit en lui elle est amoureuse de lui, mais n'arrive pas à l'aider. C'est plus sa maman, elle est protectrice et il a du faire une vraie transposition, c'est d'ailleurs pour ça, je pense, qu'il lui ment, comme il aurait pu mentir à sa mère. Elle espère tellement qu'il va réussir qu'il a presque plus envie de lui faire plaisir que de se faire plaisir à lui-même et son échec lui pèse du coup d'autant plus. Elle aurait été moins gentille, moins

présente, leur couple aurait pu s'en sortir. Catherine m'a beaucoup touchée. C'est une femme assez désespérée, mais qui va réussir à prendre certaines décisions. Cette dépendance va la rendre finalement plus terrienne, lui permettre de dépasser ses propres peurs.

Vincent Elbaz. Je trouve l'ambiguïté entre les deux personnages très cruelle, il s'impose comme un être fragile et exploite la gentillesse de Catherine en squattant chez elle, en la laissant le protéger. Mais, ce que je trouve très intéressant, en revanche, dans leurs rapports, c'est qu'elle est effectivement la seule à avoir le courage de changer, à le virer, à se prendre en main en amorçant une thérapie. C'est un personnage très attachant en ce sens.

Frédérique Bel. J'ai pioché beaucoup dans mon histoire personnelle. J'ai déjà vécu avec des artistes en essayant de les faire bouger. Je me suis rendue compte que ce type de relation ne pouvait pas fonctionner et le fait de jouer ce personnage c'était certainement ma façon à moi de dire, avec les mots d'Olivier, ce que j'aurai aimé pouvoir dire. Je suis souvent dans le ressenti et ce que j'adore c'est de vivre des situations que je ne connais pas en commençant toujours par me demander ce que je ferai personnellement. Lorsque je suis dans un récit réaliste, je n'essaie pas de composer, mais plus de rester moi-même en intégrant les émotions de mon personnage, contrairement à ce que je fais lorsque je me glisse dans des personnages barrés comme dans *La minute blonde*, où je suis beaucoup plus perchée. J'utilise ainsi le cinéma et la comédie comme une forme de thérapie, la recherche de vibrations nouvelles. Pour moi jouer c'est se mettre en danger, s'éclater, se découvrir.

Elodie Bouchez. Avec Sandra, il a un contact frontal très franc qu'il n'a pas avec les autres femmes et qui me plaisait. C'est un homme très égocentrique, tourné sur lui-même, cultivant une attitude qui le coupe des autres et Sandra est la seule avec laquelle il peut être réellement lui-même, sans se mentir. Il peut lui confier ses tourments, elle les comprends, ils sont sur la même longueur d'onde, en revanche, elle est plus cadrée et peut lui offrir une structure.

Vincent Elbaz. Il y a un effet de miroir entre les deux assez troublants. Lorsqu'il est au plus mal, son image le rassure, le fait de savoir qu'elle-même ne va pas bien lui permet d'aller mieux, ce qui est finalement assez

terrible. C'est une relation très narcissique et si Nancy ne le forçait pas à regarder différemment sa vie, il s'enfoncerait dans cette amitié ambiguë, névrotique, sans chercher à ce qu'elle devienne plus épanouissante.

Elodie Bouchez. J'aimais le fait que ce ne soit pas un personnage évident, qu'il n'y ait pas, notamment, une relation directement basée sur la séduction entre elle et Bruno, qu'elle soit plus discrète, mystérieuse, qu'ils n'en aient pas conscience et qu'elle se révèle seulement vers la fin du récit. C'est le principe de la comédie romantique, la rencontre de deux personnes qui sont faites l'une pour l'autre, mais ne le voient pas.

Léa Drucker. Alice bouleverse sa vie et, dans un premier temps, lui apporte beaucoup de problèmes. Elle n'arrive pas plus que lui à assumer ses responsabilités et l'oblige à palier à ses propres incompétences. C'est une femme ayant une carrière professionnelle affirmée, mais une mère plutôt incompétente, à côté de la plaque pour tout ce qui concerne l'éducation de sa fille sur laquelle elle fait peser les vides de sa vie sentimentale. Elle est dépassée, souvent de mauvaise foi parce qu'elle souffre. Je la trouve touchante et j'avais très envie de la rencontrer.

Vincent Elbaz. Elle est dépressive, beaucoup plus que lui et va l'obliger à exprimer de vraies émotions en faisant ainsi violemment irruption dans sa vie. Lorsqu'elle lui apprend qu'il est père, il ne peut plus rester enfermé dans sa sphère, nourri seulement par ses fantasmes, il doit accepter la réalité et réagir, ce qu'il fait d'ailleurs immédiatement lorsqu'il se retrouve face à elle la première fois. Il se libère ainsi certainement en l'agressant de certains sentiments qui le rongent.

Léa Drucker. C'est la plus assurée de ces trois femmes et probablement la plus fragile, ce sont ses contradictions qui me plaisaient. C'est ce qu'il y a de plus passionnant à jouer, tout simplement parce qu'elles la rendent crédible, humaine. Il n'est pas toujours aisé d'être parent, d'être parfait, d'entrer dans ce que l'on appelle en général la normalité et montrer ainsi les défaillances de cette mère, de ce père, qui aiment leur fille profondément, mais avec leurs défauts, est percutant. Il faut souvent imaginer les failles des personnages, les créer, là elles y étaient dès l'écriture et j'ai adoré jouer son paradoxe, son côté chic extérieurement et trash intérieurement.

VINCENT ET SES PARTENAIRES

Elodie Bouchez. J'étais ravie de le retrouver près de dix ans après Le Péril jeune de Cédric Klapisch. Ce qui était très sympa ici c'est que nos personnages sont censés très bien se connaître depuis longtemps, se comprendre presque instantanément et cette complicité nous l'avions, même si nous nous étions perdus de vue ces dernières années. Du coup la relation a immédiatement fonctionné.

Frédérique Bel. A l'origine, en lisant le scénario, j'avais fantasmé sur d'autres visages, mais ce fut finalement une très bonne nouvelle. On s'attache à lui, on a envie de le sauver, on comprend Catherine, le fait qu'elle cherche à l'aider.

Léa Drucker. Nous avons tourné plusieurs films ensemble et il me surprend toujours. Il sait vraiment prendre des risques, changer de look et arrive à composer des personnages incroyables en leur apportant une vraie folie. C'est un comédien très instinctif, qui ne prépare pas ses rôles trop en amont pour préserver une certaine forme de spontanéité.

Elodie Bouchez. Il essaie, propose, chaque prise est différente avec lui. Il est très concentré et se laisse porter en même temps par des sentiments qui l'habitent. Lorsque je suis arrivée sur le plateau, il tournait déjà depuis une dizaine de jours et j'ai été stupéfaite par ce qu'il donnait. Il était complètement dans le personnage, il en avait trouvé l'attitude, les regards, ce qui m'a beaucoup stimulée.

Frédérique Bel. J'ai vraiment adoré être face à lui, dans un rapport très réaliste, si nous devions nous embrasser, par exemple, nous nous embrassions. Et comme c'est le fantasme de ma grande sœur, j'ai pu lui donner quelques informations !

OLIVIER ET SES COMÉDIENS

Frédérique Bel. Nous avons fait des essais un jour où j'étais moi-même sur le point d'exploser, j'avais la rage car je devais assumer une rupture douloureuse. Il m'a demandé de me défoncer et je me suis déchaînée. Je l'ai traité de cafard, je lui ai donné des coups de pied, je me suis vidée. C'était une première rencontre assez étonnante, amusante.

Léa Drucker. J'apprécie toujours de tourner dans un premier film. L'enjeu final est différent et nous avons une part de responsabilité qui est, d'une certaine façon, peut-être plus importante. Il y a une vraie fébrilité que l'on

partage. Ici, ce qui était très agréable avec Olivier, c'est qu'il aime ses personnages, il en parle avec tendresse, ce qui leur permet dès le départ d'exister.

Vincent Elbaz. Olivier a besoin de se reposer sur des directives précises et j'ai de mon côté besoin de me laisser aller pour trouver la profondeur du personnage, l'improvisation fait partie pour moi du processus de découverte de la scène, comme du personnage et certaines de mes réactions l'ont parfois surpris. Mais j'ai beaucoup appris du coup sur moi-même durant ce tournage et sur ma façon de travailler.

Daisy Broom. Il a été hyper cool avec moi, il m'a laissé vivre. Je n'avais jamais l'impression de jouer, je ne me demandais pas si j'avais réussi à trouver la justesse d'une scène, je me laissais aller, il était là pour me rassurer et me guider.

DEVANT LA CAMÉRA

VINCENT ELBAZ

Bruno

Couonné par les prix Pierrot du Festival de Berlin et le prix Jean Gabin en 1998, c'est sur les planches des cours Florent que Vincent Elbaz fait ses premiers pas. Il se produit régulièrement sur scène avant de décrocher en 1994 un premier rôle phare, celui d'Alain dans *Le Péril jeune* de Cédric Klapisch qu'il retrouvera régulièrement en 1999 pour *Peut-être* et en 2002 pour *Ni pour ni contre*. Après *Le plus bel âge...* de Didier Haudepin en 1995, *Enfants de salaud* de Tonie Marshall en 1996, c'est Philippe Harel et Thomas Gilou qui lui donnent l'occasion d'imposer son physique d'irrésistible rebelle avec *Les randonneurs* et *La vérité si je mens !*, deux films qu'il tourne en 1997 et qui lui assurent un élogieux succès populaire. Il enchaîne, se diversifie, passe de rôles assez classiques, où il joue sur ses qualités de séducteur, notamment dans *Petits désordres amoureux* d'Olivier Péray en 1997, *Un pur moment de rock'n roll* de Manuel Boursinac en 1999, *La parenthèse enchantée* de Michel Spinosa en 2000, *Rue des plaisirs* de Patrice Leconte en 2002, *Embrassez qui vous voudrez* de Michel Blanc également en 2002, à des rôles plus fantasques comme dans *Quasimodo d'el Paris* de Patrick Timsit en 2001 ou encore *Absolument fabuleux* de Gabriel Aghion en 2000. On a pu le voir récemment en 2005 dans les films de Denis Thybaud *Dans tes rêves*, qui lui a permis de s'imposer dans un nouveau registre plus sombre, dans *Ma vie en l'air* de Rémi Bezançon et dans *Le parfum de la dame en noir* de Bruno Podalydès, qui lui ont donné la possibilité d'exploiter avec finesse son potentiel comique. Autant de qualités qui lui ont été nécessaires pour appréhender le rôle de Bruno, personnage paumé, qui va s'affirmer aussi bien dans l'émotion que dans l'humour.

ELODIE BOUCHEZ

Sandra

Alors qu'elle entame une carrière de danseuse, elle est repérée en 1991 par Serge Gainsbourg qui lui offre un premier rôle sulfureux dans *Stan The Flasher*. Elle s'épanouit en 1992 et 1993 devant la caméra de Christine Lipinska pour *Le cahier volé*, celle de Patrice Leconte pour *Tango* et celle

de Pascal Bailly pour *Mademoiselle personne*, mais c'est André Téchiné qui lui permet de prendre véritablement son envol en lui offrant le rôle féminin des *Roseaux sauvages* pour lequel elle reçoit le César du meilleur espoir féminin en 1995. Une rencontre déterminante qui lance sa carrière. Entre *Le péril jeune* de Cédric Klapisch en 1994 et *La vie rêvée des Anges* d'Erick Zonca, pour lequel elle reçoit plusieurs prix, dont celui de la meilleure interprétation féminine au Festival de Cannes et le César de la meilleure actrice en 1999, elle se glisse dans la peau de personnages inattendus, prend des risques, notamment avec *Le plus bel âge* de Didier Haudepin en 1994, *Les raisons du cœur* de Markus Imhoof, *Clubbed to Death* de Yolande Zauberman, pour laquelle elle interprète une jeune femme muette, *Zonzon* et *Le ciel est à nous* de Didier le Pêcheur, avec lequel elle tournera également *J'aimerais pas crever un dimanche* en 1998. Elle garde la tête froide et poursuit avec discrétion et passion son cheminement, auprès de Jean-Marc Barr qu'elle retrouve à plusieurs reprises pour *Lovers* en 1998, *Too Much Flesh* en 1999 et *Being Light* en 2000, de Graham Guit pour *Les kidnappeurs* en 1998 et *Le pacte du silence* en 2002, ou encore d'Abdel Kechiche pour *La faute à Voltaire* en 2000 et d'Olivier Dahan qui lui propose le rôle de l'ogresse dans son *Petit Poucet*. Elle franchit à cette époque les frontières et entame une carrière américaine avec *Shooting Vegetarians* de Mickey Jackson en 1999, *CQ* de Roman Copolla, *America Brown* de Paul Black en 2003 ou encore *Untitled Post 9/11 Cab Drama* de Jeff Stanzler en 2004. On a pu la voir récemment dans la comédie décalée de James Huth, *Brice de Nice* et dans *Ma place au soleil* de Eric de Montalier. Elle sera également en 2006 à l'affiche de *Après lui* de Gaël Morel, *Héros* de Bruno Merle, *Je déteste les enfants* de Anne Fassio. Une année riche en surprises donc pour la pétillante Sandra de *Tel père, telle fille*.

LÉA DRUCKER

Alice

Alors que tout la prédestinait à franchir les portes de la télévision, c'est sur les planches que Léa Drucker impose sa lumineuse présence, en se produisant, après avoir suivi les cours de la Rue Blanche, dans *Le misanthrope* mis en scène par Roger Hanin. Elle sera nommée à plusieurs reprises pour le Molière de la meilleure révélation féminine, en 2001 pour la pièce *Dany* et la grande bleue, mise en scène par John Pepper, et en 2004 pour *84*, *Charing Cross Road*, mise en scène par Serge Hazanavicius. Une pièce très remarquée

qui consacre son talent, qu'elle a parallèlement déployé devant la caméra de nombreux cinéastes. Son chemin a croisé celui de Thomas Gilou pour Rai en 1995, de Mathieu Kassovitz pour Assassin(s) et Jérôme Cornuau pour Bouge ! en 1997, de Robert Enrico pour Fait d'hiver, de Cédric Klapisch pour Peut-être et Manuel Boursinhac pour Un pur moment de rock'n roll en 1999, de Coline Serreau pour Chaos en 2001, de John Pepper pour Papillons de nuit et de Fabien Onteniente pour 3 zéros en 2002, de Claude Duty pour Filles perdues, cheveux gras et de Marina de Van pour Dans ma peau en 2002, de Claude Duty pour Bienvenue au gîte en 2003 et de Tristan Aurouet et Gilles Lellouche pour Narco en 2004. Elle est devenue l'une des actrices les plus émouvantes et les plus puissantes de sa génération. Aussi à l'aise dans le registre de la comédie que dans celui du drame, elle s'impose avec une incandescence naturelle et resplendit à chacune de ses apparitions, que ce soit, dernièrement, dans le film de Denis Thybaud, Dans tes rêves, d'Edouard Baer Akoibon, de Mabrouk El Mechri Virgil, de Jérôme Cornuau Les brigades du tigre ou celui de Zabou L'homme de sa vie, qui lui a également proposé l'un des rôles de la pièce qu'elle a récemment présentée au Théâtre de la Madeleine, Blanc. Léa Drucker est devenu au fil de ses prestations une valeur sûre et elle a apporté ici son charme et sa fougue au rôle d'Alice.

FRÉDÉRIQUE BEL

Catherine

Après des études de lettre à l'Université de Strasbourg, elle s'oriente vers une formation plus théâtrale. Elle apparaît très vite dans différentes publicités et feuilletons comme Un gars, une fille, mais c'est la séquence qu'elle anime au sein du Grand Journal diffusé sur Canal +, La minute Blonde, qui révèle au grand public cette jeune femme fantasque, débordante d'énergie. Différents réalisateurs la repèrent et utilisent avec perspicacité sa folie attachante. En 2004, Alexandre Castagnetti et Corentin Julius lui proposent un rôle dans L'incruste, Jean-Pierre Jeunet dans Un long dimanche de fiançailles, Philippe Harel dans Tu vas rire, mais je te quitte, en 2005 c'est au tour de Patrick Bouchitey dans Imposture, Cédric Klapisch dans Les poupées russes et en 2006 elle fait des apparitions très remarquées dans le film d'Eric Lartigau Un ticket pour l'espace et celui de Fabien Onteniente Camping. Emmanuel Mouret lui permet avec Changement d'adresse d'exprimer des sentiments très différents, de s'orienter vers un registre plus romantique, ce qui est aussi le cas ici où elle jongle avec la fragilité d'une jeune femme désespérée.

DAISY BROOM

Nancy

Repérée par la directrice de casting alors qu'elle s'achetait des vêtements dans un magasin, Daisy Broom remporte l'unanimité générale, celle d'Olivier de Plas comme celle de ses partenaires, surpris et touchés par sa fraîcheur et sa gouaille d'adolescente. Pour Léa Drucker c'était « formidable de jouer avec quelqu'un qui n'a jamais fait de cinéma, il y a une réelle spontanéité et il faut se laisser traverser par ce qu'elle envoie, c'est totalement pur. Elle est brute dans le bon sens du terme, ce qui nous remet parfois en question. Elle a une nature par laquelle on peut, on doit se laisser surprendre. Ce qu'a fait Vincent Elbaz en se retrouvant face à elle, il s'est laissé vivre et souligne qu'elle ne « supportait pas d'interpréter mécaniquement une scène, qu'elle avait besoin d'être motivée et de toujours parfaitement comprendre la situation pour s'y fondre, ce qui est une attitude qui est finalement assez professionnelle. Elle a déjà des réactions de comédienne dans son attente et son exigence. » Ils ont tous eu un échange agréable avec cette adolescente qui reste pour Elodie Bouchez « un gros bonbon très mignon, ayant une nonchalance incroyable et une très forte personnalité masquant une certaine pudeur ». Une aventure dans laquelle Daisy s'est lancée au début sans y croire et qui va peut-être s'ouvrir sur de nouvelles perspectives qui aujourd'hui l'enchantent, puisqu'elle a pris goût à être devant une caméra.

FICHE ARTISTIQUE

Bruno
Sandra
Alice
Catherine
Nancy

VINCENT ELBAZ
ELODIE BOUCHEZ
LÉA DRUCKER
FRÉDÉRIQUE BEL
DAISY BROOM

FICHE TECHNIQUE

Réalisateur
Scénaristes
Producteurs
Directrice de production
Assistant réalisateur
Directeur de la photographie
Chef décorateur
Ingénieurs son
Compositeurs
Chefs monteurs

OLIVIER DE PLAS
OLIVIER DE PLAS
BERNARD JEANJEAN
FRANÇOIS KRAUS
DENIS PINEAU-VALENCIENNE
NATHALIE DURAN
MATHIEU HOWLETT
PIERRE COTTEREAU
NICOLAS DE BOUSCUILLÉ
PHILIPPE WELSH,
SANDY NOTARIANNI,
RYM DEBBAR-MOUNIR
OLIVIER GOINARD
TOM DARNAL
SODI MARCISZEWER
MARCO CAVÉ
LUC BARNIER

NOTES